
LA TOUR DU CONNÉTABLE

AU CHATEAU DE HAM (SOMME);

Par M. Ch. GOMART,

Membre de la Société française d'archéologie.

Ce n'est jamais sans émotion que je vois se dresser devant moi, au milieu des vapeurs des marais qui l'entourent, la grosse tour du château de Ham. Il me semble que la tragique histoire du comte de Luxembourg et les légendes de cette antique demeure viennent dérouler devant mes yeux leurs scènes dramatiques. Bien des siècles ont, depuis la grande époque féodale, gravé leur souvenir sur ses murailles, jusqu'au jour où Henri IV, en réunissant à la couronne ce château qui lui appartenait deux fois et par droit d'héritage, et par droit de conquête, y inscrivit, en 1595, les armes de France.

Du fond de cette forteresse, lorsque les dramatiques souvenirs de son histoire viennent m'assiéger, il me semble entendre résonner le bruit des armes et les cris des combattants; puis, au milieu du sang et des larmes, apercevoir la figure impassible du cruel Jean-sans-Peur.

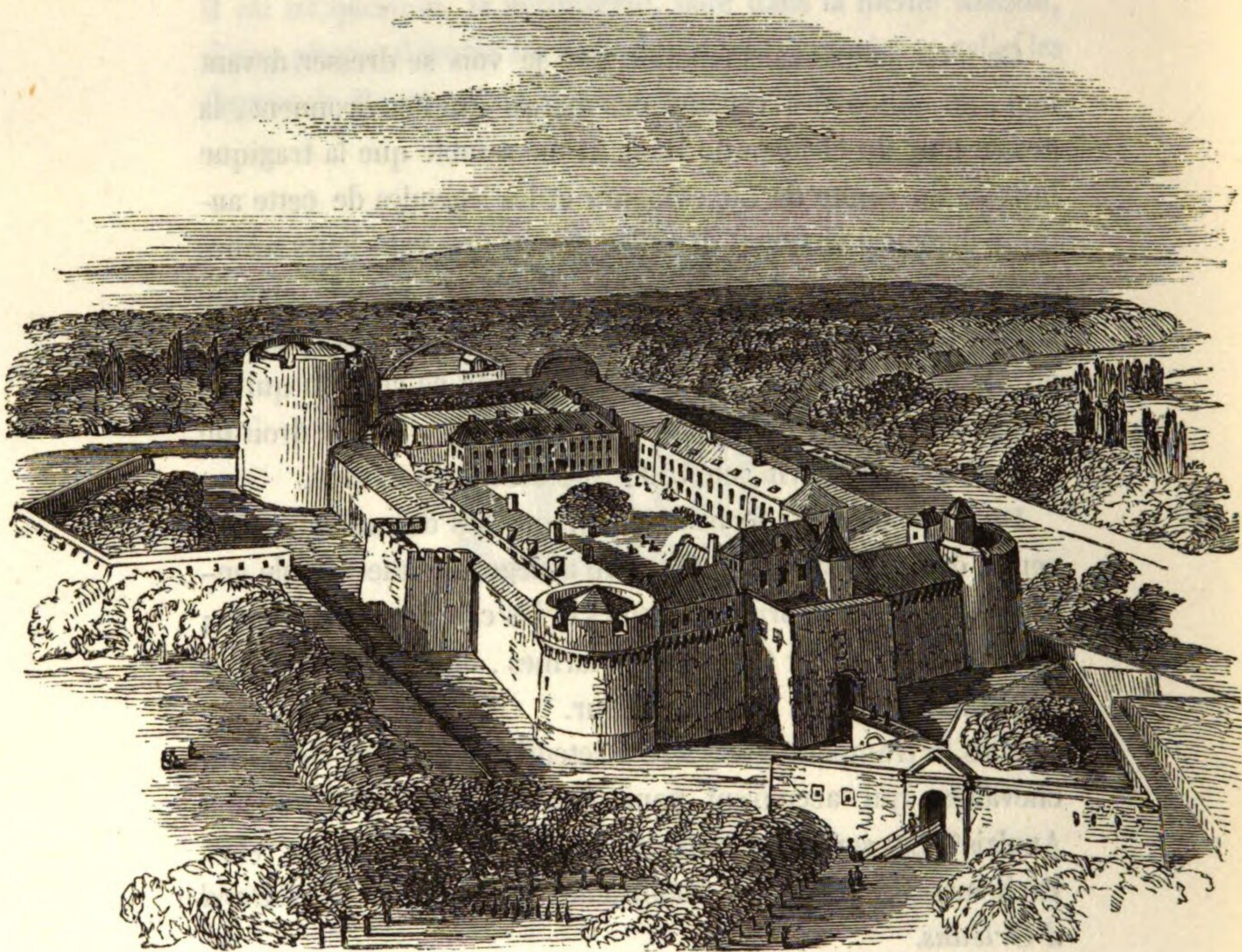
Mais la trompette guerrière a retenti : quels sont ces preux chevaliers qui accourent pour reprendre ce château aux Anglais ? Ce sont les vaillants capitaines de Charles VII : Richemond, Poton de Xaintrilles et Dunois, *le Bâtard d'Orléans*.

A l'une des fenêtres, j'ai vu passer la douce figure de la délicate Marie de Luxembourg qui vient d'être fiancée à François de Bourbon. — D'ici, je vois le pignon de l'appartement

où cette princesse mit au jour François et Antoinette de Bourbon. — Quelle est cette formidable artillerie de siège qui tonne nuit et jour contre les murailles du château ? C'est celle du roi d'Espagne, Philippe II, qui veut prendre cette forteresse dont le siège occupe et retarde un moment toute son armée.

Si ma vue quitte le château pour se diriger vers la campagne, j'aperçois l'*arbre Gommeron*, où fut pendu Loys de Moy, de Gommeron, expiant ainsi le crime d'avoir voulu vendre aux Espagnols le château confié à sa garde.

Lorsque, de cette tour que Louis de Luxembourg considérait



VUE CAVALIÈRE DU CHATEAU DE HAM.

comme son meilleur ouvrage, mon imagination se reporte à la place de Grève, où il subit la peine capitale, je suis

moins étonné de la cruauté du roi que de la trahison du duc de Bourgogne. Le connétable, qui joua un si grand rôle dans les affaires du royaume de France, au XV^e. siècle, m'apparaît avec ses qualités et des vices qui furent ceux de son temps plutôt que les siens. Habile, parfois jusqu'à la perfidie, inexorable dans ses vengeances, ni plus cruel, ni plus ambitieux que la plupart de ses contemporains, il fut fort supérieur à ses ennemis par son courage et par ses moyens. Pontoise, Dieppe, Caen, Montlhéry attesteraient au besoin la valeur et les brillantes qualités de ce général d'armée.

Mais un bruit de clefs et de chaînes a changé le cours de ma rêverie : ce n'est plus un château féodal que j'ai devant les yeux, mais une prison d'État, sombre et triste, dans laquelle je vois entrer une longue file de prisonniers.

Le premier est ce courageux mayer de Ham, Robert Patou,



SCEAU DU MAYEUR DE HAM, EN 1223.

noble cœur, qui eut la langue percée d'un fer rouge pour avoir résisté aux exigences du seigneur, en défendant les prérogatives communales de la charte de Ham.

Quelle est cette jeune et belle fille encore revêtue de son armure, qui marche entre deux haies de soldats? Sa figure porte les traces d'une grande douleur et d'une noble inspiration. C'est l'infortunée Jeanne d'Arc, l'héroïne de Vaucouleurs qui, faite prisonnière à Compiègne par les archers de Jean de Luxembourg, est conduite au château de Ham en allant de la prison de Beaulieu à celle de Beurevoir.

Qui vient derrière elle? C'est le fameux Louis de Bourbon, prince de Condé, fils du duc de Vendôme, chef du parti des Calvinistes; malheureux prince qui, quelques années après, devait être assassiné à Jarnac!

Quels sont ces élégants? Le chevalier d'Aydie, comte de Riom, d'abord abbé, puis amant, puis mari de la duchesse de Berry;—le comte de Larochefoucault (de Roucy), envoyé à Ham par le ressentiment de la belle duchesse de Châteauroux.

Derrière eux s'avancent majestueusement, en robe rouge, plusieurs conseillers du Parlement, exilés après le coup d'État de 1753 et de 1770.

Mais voici un marin à la figure ouverte et martiale, aux manières brusques et pleines de fierté? C'est l'intrépide Jacques Cassard, de Nantes, que n'effrayaient ni les vagues furieuses, ni les canons anglais; jeté à Ham par une lettre de cachet du cardinal Fleury, il va trouver la mort dans la tristesse de la prison. Quel est son crime? Une réclamation un peu verte en la forme auprès du ministre contre un arrêt du Parlement qui le ruinait.

Plus loin, j'aperçois l'infortuné comte de Mailly qui portera sa tête, à Arras, sur un échafaud. — Et cet homme dont la figure annonce la folie? C'est le marquis de Marbœuf, qui fut enfermé à Ham pour avoir insulté Marie-Antoinette.

Au milieu d'un groupe d'ardents révolutionnaires, je distingue le fameux orateur comte de Mirabeau, suivi de huit des plus fougueux Montagnards de la Convention; ces derniers s'entretiennent avec rage de la proposition de Dumon qui les exile à Ham.

Voici venir une troupe de prisonniers autrichiens, des prêtres espagnols, des soldats vendéens à la figure martiale et au costume original. Plus loin, ce sont les naufragés de Calais, pâles et fatigués, qui arrivent au château dans le plus complet dénuement; parmi eux, je vois figurer les premiers noms de la noblesse de France, les Choiseul, les Montmorency, les Vibraye, etc., etc.

Un vieillard revêtu du brillant uniforme de lieutenant-général, le baron de Travot, s'arrête: sa raison ne peut pas supporter la perspective d'une longue captivité. Il est suivi d'un maréchal de France, Moncey, qui n'a pas voulu juger le maréchal Ney.

Les ministres de Charles X, le prince de Polignac, le comte de Peyronnet, de Chantelauze et de Guernon-Ranville viennent de passer devant moi. Je salue ces victimes de la fidélité à une cause perdue.

Quel est cet homme dont le visage bronzé exprime la fierté? C'est Cabrera, chef carliste, chassé de l'Espagne.

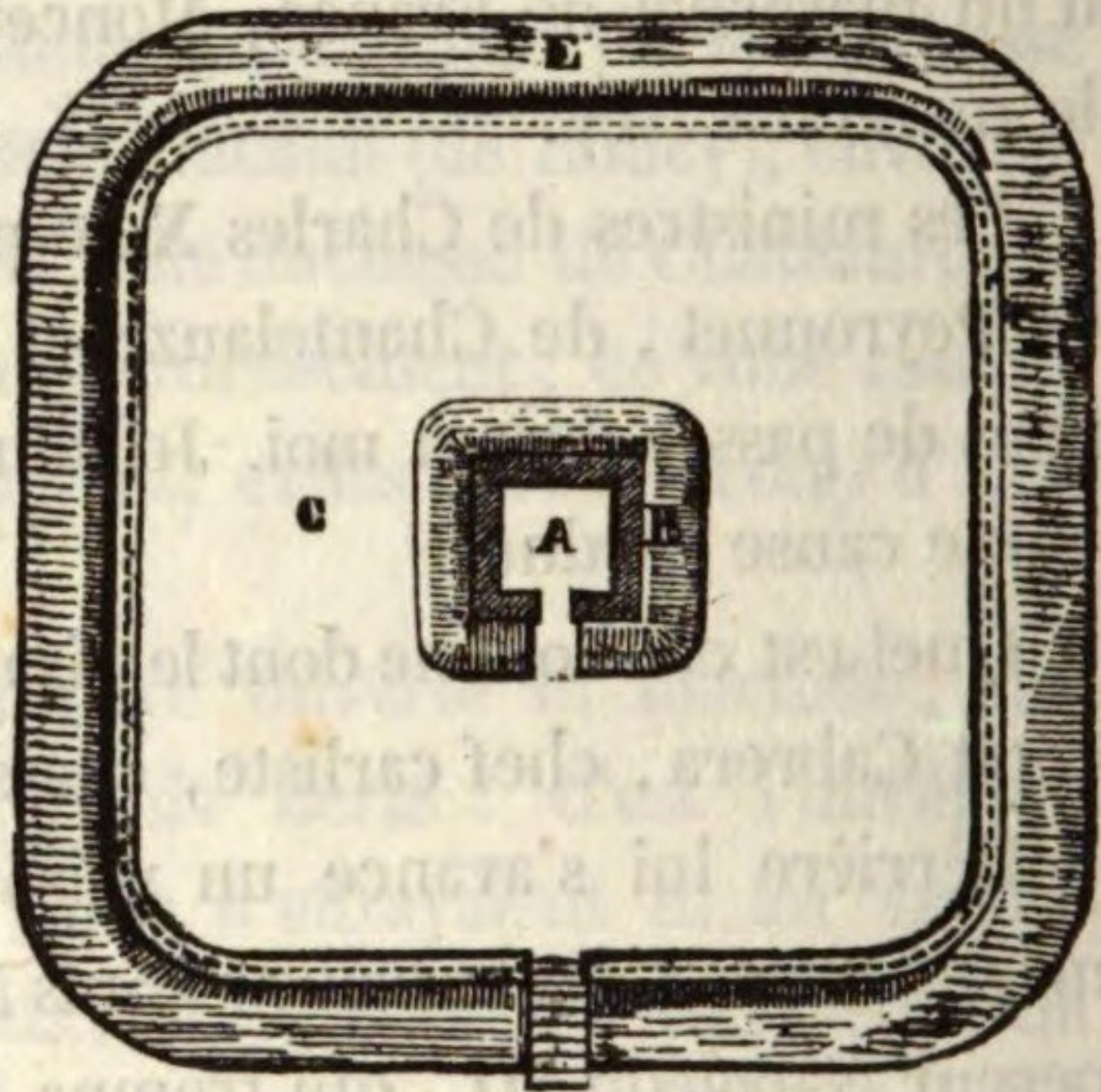
Derrière lui s'avance un prisonnier à la figure grave et majestueuse, c'est le prince Louis Napoléon, aujourd'hui l'empereur Napoléon III, qui trompa la vigilance de ses geôliers et parvint à échapper pour aller recueillir les derniers soupirs de son père.

Un groupe de généraux, parmi lesquels je distingue Cavagnac, Changarnier, Lamoricière, Bedeau, etc., termine cette longue file de prisonniers d'État.

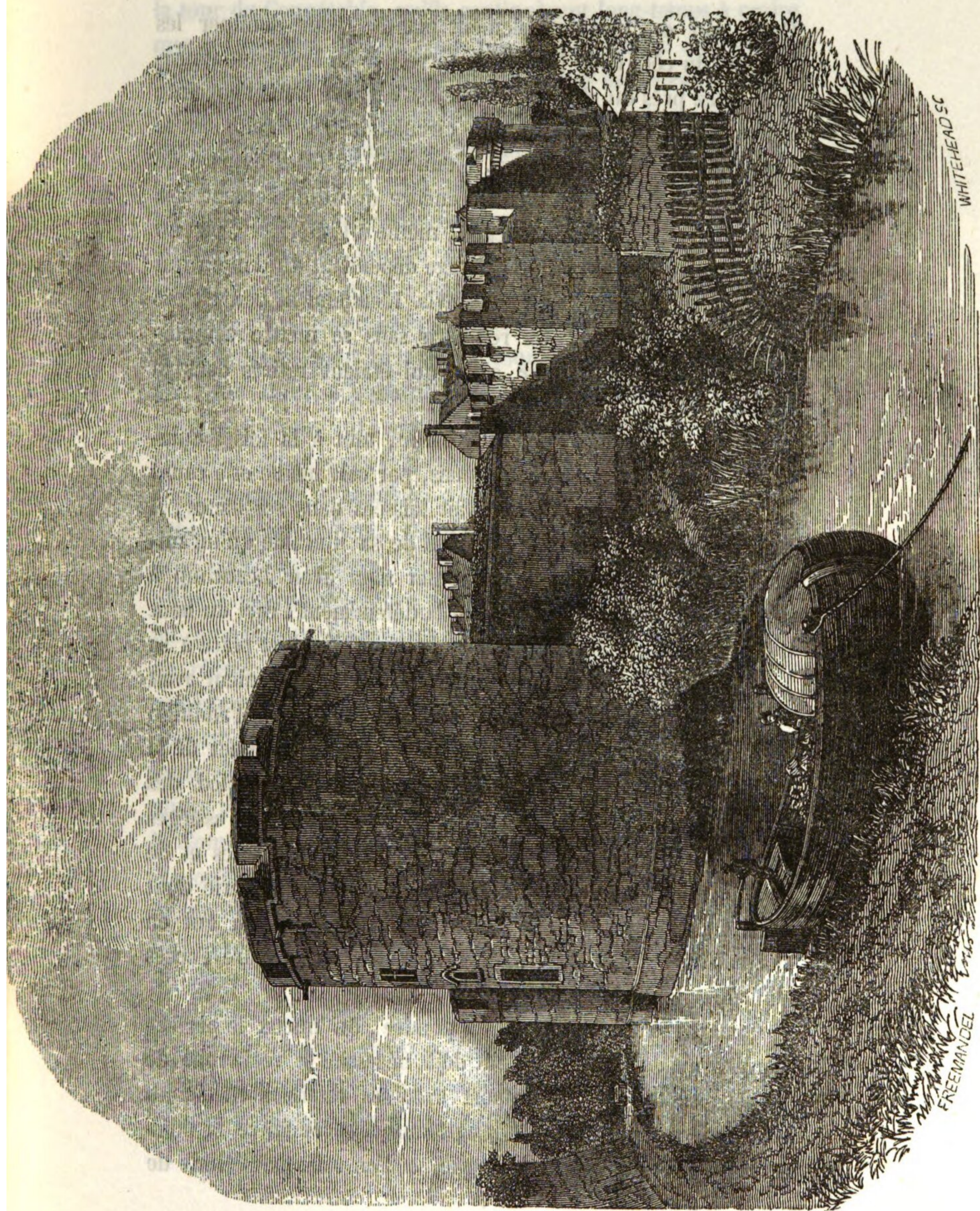
Quelles mélancoliques réflexions inspirent ces nobles infortunes, et combien la tour du Connétable est riche en grands enseignements!

La tour du Connétable, plus communément connue sous le nom de *Grosse tour*, est l'œuvre capitale de Louis de Luxembourg. Elle caractérise l'esprit de l'architecture féodale du XV^e. siècle, et son étude peut présenter d'autant plus d'intérêt que Louis de Luxembourg, ce grand constructeur ou restaurateur des châteaux-forts de Bohain, Beaurevoir, Guise, Vendeuil et Lafère, qui croyait pouvoir, avec ces forteresses, non-seulement résister à ses rivaux, mais encore au roi de France et à ses armées, nous fait connaître, par l'inscription qu'il avait fait graver, au-dessus de la porte d'entrée, que c'est l'œuvre qu'il prisait le plus.

Un des caractères particuliers aux châteaux de cette époque, c'est l'importance relative de la tour principale, d'un fort diamètre, épaisse dans ses œuvres, très-haute et très-saillante en-dehors des courtines. Cette tour ne doit pas être regardée comme un donjon proprement dit, mais comme une tour plus forte que les autres, et destinée à servir de donjon dans des circonstances exceptionnelles. Ce réduit n'est plus placé, comme au XII^e. siècle, dans le centre du fort : et l'on n'a pas choisi pour l'établir l'emplacement soit le plus élevé, soit de l'accès le plus difficile.



Le connétable a assis son donjon dans la position la plus utile pour la défense de la forteresse ; en effet, cette immense tour construite à l'angle est de l'enceinte, établie en saillie des trois quarts de son épaisseur sur les courtines du nord-est et du sud-est, placée à 40 mètres de distance de la tour carrée qui servait alors d'entrée au château, commandait l'accès du fort, en donnant les moyens de prendre en flanc les assaillants.



LA TOUR DU CONNETABLE AU CHATEAU DE HAM.

Cette tour est remarquablement plantée pour dominer les dehors, du côté de la langue de terre par où l'on peut approcher assez près du château, et elle est engagée dans l'enceinte de manière à ne laisser qu'une circulation très-étroite sur le chemin de ronde du rempart. L'ennemi, se fût-il emparé de la cour du château, n'arrivait encore que difficilement à la porte de la Grosse tour protégée, même à l'intérieur, par un fossé plein d'eau et par un ouvrage dépendant du donjon qui commandait le passage du pont-levis. L'ennemi ne pouvait pas non plus monter sur les remparts sans se mettre complètement à découvert pour ceux qui étaient retirés dans la Grosse tour.

Ce réduit dominait, par sa hauteur, tout à la fois l'esplanade, la ville et la campagne; mais, par cela même et à cause du peu d'ouvertures qu'on avait laissées dans ses flancs, il était impuissant à défendre le pied de sa muraille qu'un mineur aurait pu facilement entamer sans avoir beaucoup à craindre les attaques de ceux qui la défendaient; car, du haut de ce donjon, il est impossible de viser un objet placé à sa base, à moins de sortir presque tout le corps; l'ingénieur avait sans doute l'intention de compléter son œuvre par l'addition de galeries saillantes ou de hourds placés au sommet de la tour, de manière à commander complètement le pied des murs par un machicoulis continu, et à permettre aux assiégés de battre le pied de la tour par une grêle de pierres et de projectiles de toute nature. La chemise en maçonnerie dont on avait entouré la base et les fossés pleins d'eau qui en baignaient le pied devaient, en attendant, en rendre l'accès difficile pour l'assiégeant.

Quoique la découverte de la poudre, ou mieux le perfectionnement de l'artillerie, eût déjà nécessité la recherche de moyens de défense en rapport avec ses terribles effets, les seigneurs suzerains furent long-temps à reconnaître la puissance de l'artillerie dans l'attaque, et l'on voit, par l'étude de

la tour du Connétable, qu'ils continuèrent long-temps à croire que le meilleur moyen pour résister au fracas des boulets était d'augmenter l'épaisseur des murailles de leurs tours.

Ce n'est que postérieurement et après que l'art des sièges eut démontré l'insuffisance des murailles élevées et épaisses, qu'on reconnut que, pour protéger l'enceinte d'un fort, il fallait la couvrir par des ouvrages extérieurs. Le génie de Vauban n'était pas encore arrivé pour tracer ses ouvrages à cornes, ses demi-lunes et ses tenailles en avant des enceintes.

Louis de Luxembourg, renchérissant sur les idées de l'époque et croyant faire de la tour de Ham un donjon plus fort que celui d'Enghien qu'avait bâti son père dans le Hainaut, donna aux murailles de cette tour principale une épaisseur inusitée (11 mètres). La maçonnerie, composée d'un blocage de moëllons dans un bain de mortier, fut revêtue extérieurement, jusqu'en contre-bas des parapets, de grès taillés et piqués, le grès étant la pierre qui pouvait offrir le plus de résistance au fracas du boulet. Loin de percer les murailles de fréquentes embrasures, de manière à armer ce réduit d'une nombreuse artillerie, on n'y ouvrit que quelques rares meurtrières, sa masse et son épaisseur devant être ses principales forces pour résister aux efforts des assaillants. Cependant, pour défendre le pied de la tour, on ne négligea pas d'amener vers le château les eaux de la *Beine* et de la *Sommette*, qui, retenues par des barrages ingénieusement disposés, protégèrent dans de larges fossés les remparts de la forteresse. L'un de ces barrages, établi dans l'intérieur du fort, faisait renfler les eaux de la Sommette dans les fossés du château, du côté de l'esplanade et autour de la Grosse tour qu'il isolait du reste du château; l'autre barrage, placé à la porte de Noyon, maintenait le niveau des eaux de la Beine et de la Sommette réunies assez élevé pour inonder au loin les abords de la place, du côté des courtines du sud et de l'ouest.

La tour du Connétable passe pour avoir 100 pieds de hauteur et autant de diamètre, mais elle ne s'élève que de 28 mètres au-dessus du niveau des eaux du canal de la Somme qui en baigne aujourd'hui le pied. Cette hauteur de 28 mètres forme sans doute, avec les fondations, les 100 pieds d'élévation que lui donne la tradition ; son diamètre est de 33 mètres. Cette largeur, hors de proportion avec sa hauteur, est loin de lui donner l'élégance des donjons de la grande époque féodale. Vue à une petite distance, cette tour n'est qu'une lourde masse de pierres sur lesquelles le temps a jeté une couleur grise d'un ton fin et harmonieux, dont l'ampleur colossale saisit l'âme d'une impression à la fois grandiose et triste.

La disproportion que nous signalons entre la largeur et la hauteur nous fait croire que cette œuvre capitale du connétable n'a pas été achevée, ni élevée à la hauteur qu'on avait l'intention de lui donner en jetant ses fondations et en traçant son périmètre. Sa construction nous paraît avoir été arrêtée tout-à-coup, soit pour s'en servir dans un moment pressé, soit par l'abandon qu'on aurait fait des travaux à la suite de la fin tragique et inattendue de Louis de Luxembourg. Les parapets ne présentent pas le même caractère de construction que le corps de la tour : ils sont très-rapprochés de l'extrados de la voûte du 1^{er}. étage, enfin il n'y a ni machicoulis ni préparations pour recevoir des hourds, complément indispensable de ce donjon. Qu'y aurait-il d'étonnant que le connétable, dont la fin a été si foudroyante et si imprévue, eût été surpris par les événements qui ont amené sa mort avant d'avoir terminé cette œuvre capitale ?

On est frappé, lorsqu'on étudie le système défensif de cette tour, du soin avec lequel on s'est mis en garde contre les surprises. On voit que le connétable n'est pas encore persuadé de la puissance de l'artillerie, puisqu'il s'imagine être à l'abri de

ses terribles effets derrière une muraille de onze mètres. Au contraire, toutes les précautions ont été prises pour arrêter l'ennemi par des obstacles imprévus. L'assiégeant pouvait entrer dans le château sans que pour cela la garnison fût obligée de se rendre; car alors, renfermée dans la tour, son dernier réduit fortifié, elle pouvait encore résister long-temps, épuiser les forces des assaillants et leur faire perdre du monde à chaque attaque partielle.

Prenait-on le rez-de-chaussée : l'escalier en spirale qui donnait accès aux étages supérieurs était facilement et promptement barricadé, et l'assiégé conservait encore ses moyens de défense et de communication avec l'extérieur, soit pour introduire des secours et des vivres, soit pour échapper à l'ennemi. Avec une garnison déterminée et bien approvisionnée on pouvait résister encore quelque temps à une armée nombreuse et aguerrie.

On arrive à la grosse tour par un passage, aujourd'hui de plain-pied; il tourne dans l'intérieur du château, de manière à forcer l'assiégeant à présenter le flanc droit qui, ainsi, n'était plus couvert par les grands boucliers nommés pavois, dont on se servait encore dans les sièges au XV^e. siècle. Mais l'état des lieux est complètement changé, et la Sommette ne passe plus dans le fort. La Beine elle-même ne vient plus baigner les murailles du château.

La porte d'entrée, à plate-bande un peu arrondie aux extrémités, est à ogive intérieurement. Sur chaque grès formant la plate-bande, une houppe ou cordelière a été sculptée en relief. Cette houppe est un emblème que l'on trouve brodé avec les armes de Louis de Luxem-



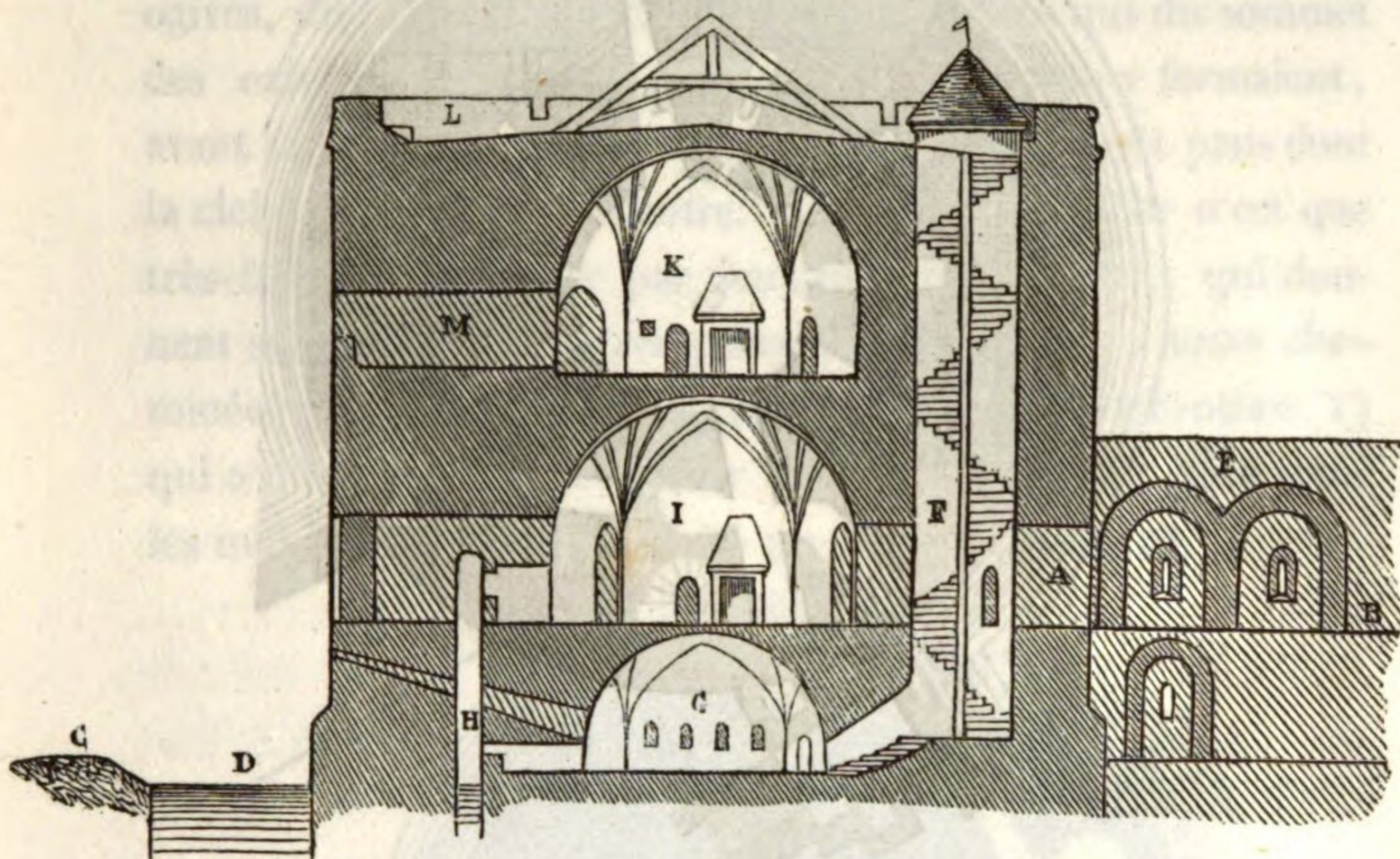
bourg, sur l'étendard qu'il portait à la bataille de Montlhéry, en 1465, et aussi autour de la miniature qui se trouve peinte au frontispice du récit du PAS-D'ARMES DE LA BERGÈRE qui lui est dédié. Ces houppes figurent sur les clefs de voûte des étages inférieurs de la grosse tour, tantôt seules, tantôt entrelacées. On les voyait encore sur les machicoulis de plusieurs autres tours avant leur enlèvement. Au-dessus des houppes, le connétable a fait sculpter en relief sa devise, ou ce mot de son humeur : **mo myeux**. La même inscription est reproduite extérieurement au-dessus d'une autre entrée qui donne sur la campagne.

L'entrée de la tour a conservé l'encastrement nécessaire à la manœuvre des chaînes du pont-levis, et on y voit aussi des rainures pratiquées aux parois des murailles pour laisser glisser la lourde herse de fer. On y retrouve, bien conservé sur la droite du passage (A), le petit escalier qui conduisait les hommes chargés de manier la herse au réduit placé au-dessus de la porte d'entrée. Là, des ouvertures ménagées dans la voûte leur permettaient, en cas d'alerte, d'observer les soldats qui entraient dans le passage. On élevait la herse à l'aide d'une machine, et, à l'approche du danger, on la laissait retomber. Dès ce moment, le passage était fermé, et il fallait briser la herse pour pénétrer plus avant.

Outre la herse, pour défendre l'entrée, il y avait encore pour arrêter l'assaillant une seconde porte massive hérissée de gros clous.

Avant de pénétrer dans la *Salle des Gardes* du rez-de-chaussée, on rencontre à gauche, sous le passage A, un magnifique escalier en spirale (F) qui descend, par vingt-neuf marches, aux souterrains et monte, par cent marches, à la plateforme de la tour. Ce magnifique escalier est pris dans l'épaisseur même des murs de la tour, du côté de l'intérieur du fort, de manière à ne rien retirer à l'épaisseur des murailles vers l'extérieur. Chaque marche de ce large escalier est formée d'un

seul morceau de grès dur, taillé et piqué, mesurant 1 mètre 80 centimètres de longueur sur 40 centimètres d'embranchement et 21 centimètres de hauteur. Chaque marche est enclavée, d'un côté, dans la muraille et forme, au centre, une colonne de 0^m,30 centimètres environ de diamètre.

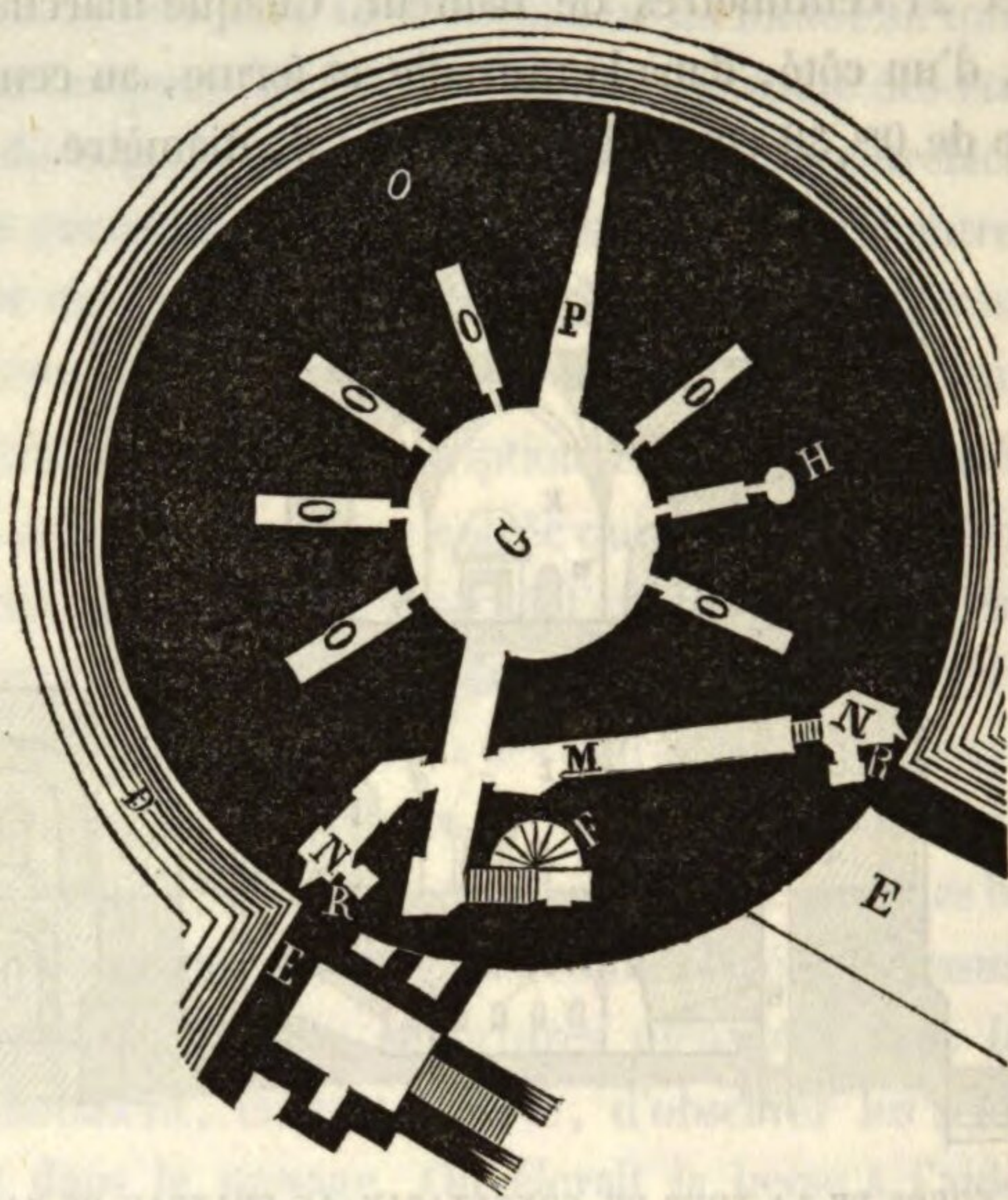


COUPE DE LA TOUR DU CONNÉTABLE AU CHATEAU DE HAM.

L'escalier qui conduit à l'étage inférieur de la tour commence en spirale, puis il descend directement vers le souterrain (G). On rencontre, avant d'arriver au fond de la tour, des galeries (M), placées à droite et à gauche de l'escalier, conduisant à de petits postes (N N) qu'on a improprement qualifiés d'*oubliettes* et sur lesquels les romanciers ont raconté des histoires atroces. On sait qu'on donnait ce nom à des puits dans lesquels on précipitait les prisonniers au moyen d'un plancher qui se dérobaît sous leurs pieds.

L'étage inférieur, appelé le *souterrain*, est composé d'une immense salle ronde (G) de 5 mètres de hauteur sous clef de voûte, de 10 mètres de diamètre, voûtée en plein-cintre avec arêtes qui, toutes, aboutissent au centre. Ce caveau est humide et obscur, car le sol n'est élevé que de 0^m,15 centimètres

au-dessus du niveau de l'eau, et il n'est éclairé que par un très-étroit soupirail (P) qui traverse toute l'épaisseur de la



PLAN DES SOUTERRAINS DE LA TOUR DU CONNÉTABLE.

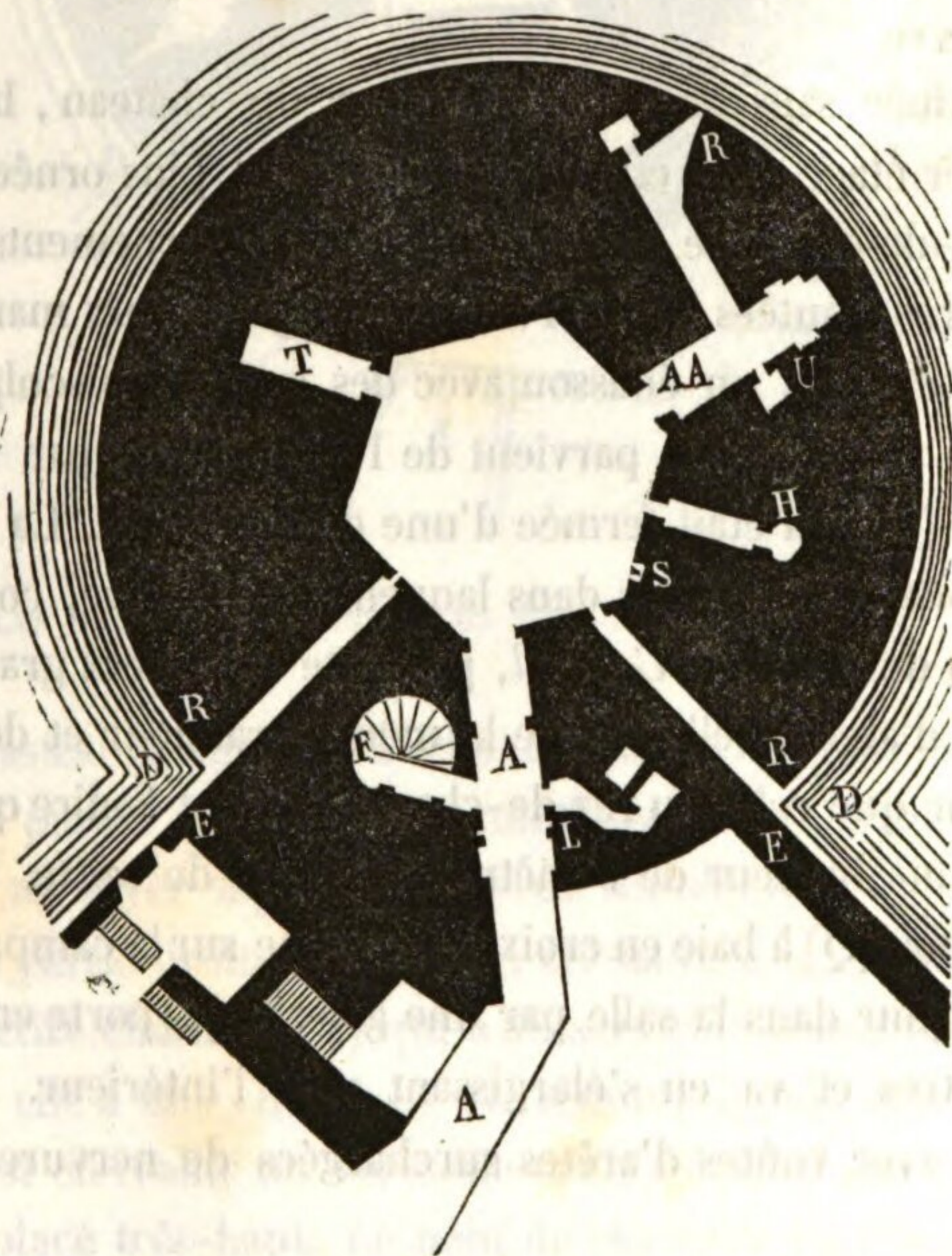
muraille. On y trouve un puits (H), et six cellules (oooooo). Ces cellules, ouvertes dans l'épaisseur des murs, ont été pratiquées après la construction du donjon, plutôt pour l'établissement de fourneaux de mines et pour faire sauter la tour, à un moment donné, que pour servir de cachots. Cependant, les gonds qui garnissent encore aujourd'hui l'entrée de ces cavités montrent que ces réduits ont retenu des prisonniers.

C'est une tradition, dans le pays, qu'un malheureux capucin a vécu pendant de longues années, prisonnier dans un de ces étroits cachots, et qu'il y est mort en grande réputation de sainteté. Nous avons déjà rapporté cette légende (1), quoiqu'il nous paraisse bien difficile de croire qu'un prisonnier privé

(1) *Bulletin monumental*, vol. XIX, 1853, p. 119. *La Picardie*, tome III, 1857, p. 450.

d'air, de lumière et d'espace, ait pu vivre dans ce trou humide où règnent l'obscurité, la folie et la mort.

L'étude des dispositions intérieures du rez-de-chaussée montre qu'elles sont combinées pour la défense plutôt que pour l'habitation ; il se compose d'une grande salle hexagone à ogives, dite la *salle des Gardes*. Les nervures qui du sommet des ogives vont aboutir au centre de la voûte y formaient, avant sa reconstruction, une magnifique étoile à six pans dont la clef de voûte était le centre. Cette immense salle n'est que très-faiblement éclairée par deux meurtrières (DD), qui donnent sur les fossés des remparts. On y trouve une vaste cheminée, un puits (H), des bancs de pierre et une chambre (T) qui a dû servir soit de râtelier d'armes, soit de magasin pour les munitions de guerre ou les provisions de bouche.



PLAN DU REZ-DE-CHAUSSÉE DE LA TOUR DU CONNÉTABLE.

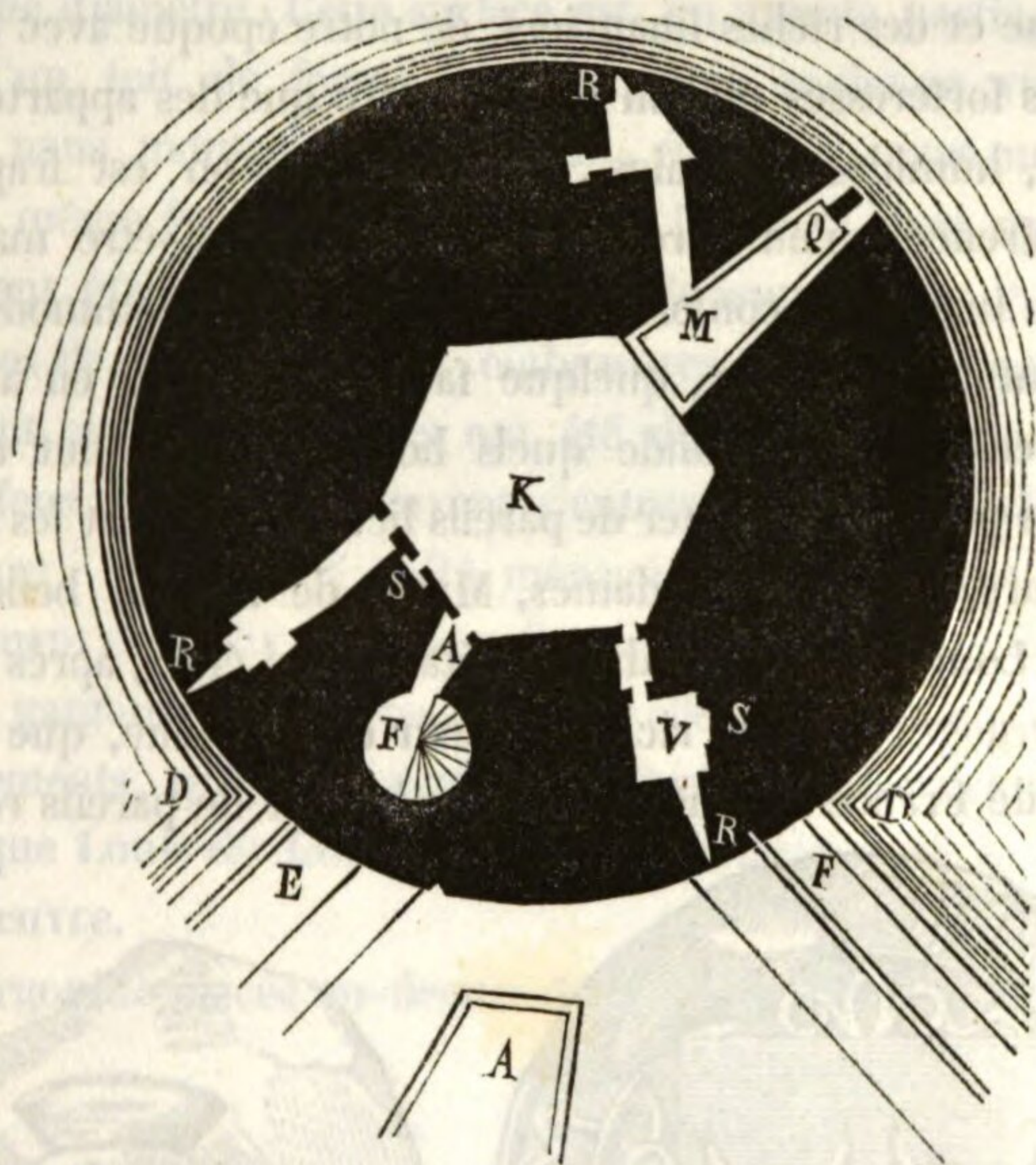
On a mis à découvert, en 1829, une galerie (A A) murée sur

la moitié de son épaisseur et depuis long-temps condamnée , conduisant à une porte de secours donnant vers l'extérieur (1). Cette issue n'a pu servir, dans l'origine, que pour communiquer par une petite bonnette avec la demi-lune placée en avant de la courtine sud-est ; car la porte est à 7 mètres au-dessus du niveau de l'eau des fossés. On retrouve dans le passage les rainures de la herse, l'escalier et le réduit des hommes chargés de la manier. La voûte de la salle des Gardes est percée , contre un des murs latéraux, par un trou rond assez grand qui aboutit au pavé de la salle de l'étage supérieur. La voûte de la salle du premier est également percée par un trou à l'aplomb de celui de l'étage inférieur , ce qui permettait de transporter facilement d'un étage à l'autre , au moyen d'un treuil, les provisions de bouche, les armes et les munitions de guerre.

Destinée sans doute au seigneur du château, la salle du premier étage (K) est mieux éclairée et plus ornée que celle du rez-de-chaussée, si l'on peut appeler ornements quelques moulures ajoutées aux nervures des ogives, aux manteaux des cheminées, et un écusson avec des emblèmes sculptés sur la clef de voûte. On y parvient de l'escalier (F) par une petite galerie (A) qui était fermée d'une double porte. La vaste salle hexagone (K) à ogives dans laquelle on pénètre, connue sous le nom de *salle du Conseil*, présente un aspect grandiose qui frappe d'abord ; elle est de la même grandeur et de la même hauteur que celle du rez-de-chaussée, c'est-à-dire qu'elle présente une hauteur de 9 mètres sous clef de voûte. Une seule ouverture (Q) à baie en croix, qui donne sur la campagne, conduit le jour dans la salle par une galerie qui porte en longueur 11 mètres et va en s'élargissant vers l'intérieur. Elle est à ogives avec voûtes d'arêtes surchargées de nervures et élevée

(1) Cette voûte a été refaite, en 1841-42, complètement en briques et à arêtes rentrantes.

de deux marches au-dessus des dalles de la *salle du Conseil*. Deux bancs en pierre règnent de chaque côté des murs : c'était la place ordinaire des habitants de la tour, lorsque le froid ne les obligeait pas à se rapprocher du foyer.



PLAN DU PREMIER ÉTAGE DE LA TOUR DU CONNÉTABLE.

Deux vastes cheminées à chambranles énormes, adossées contre les parois des murs, permettaient au seigneur de se chauffer à un foyer séparé de celui de ses officiers.

Dans la partie droite, on trouve, attenante à la grande salle, une fort petite chambre (V) qui a dû servir de chambre à coucher, car elle a une cheminée. Ce réduit, appelé la *chambre du Roi*, est en réalité un véritable cachot éclairé par un petit soupirail placé très-haut. Le nom de *chambre du Roi*, que lui a conservé la tradition, voudrait-il dire que le roi Louis XI y a

couché lorsqu'il est venu visiter à Ham le connétable, son beau-frère, en mars 1470, ou dans le second séjour qu'il fit au château de Ham auprès de sa belle-sœur malade, Marie de Savoie, en mai 1471 (1)?

Quand on compare le confortable des belles maisons de la noblesse et des riches financiers de notre époque avec ces anciennes forteresses où l'on ne rencontre que des appartements tristes, humides, malsains, peu éclairés, on est frappé de l'indifférence qu'on y remarque pour le bien-être matériel, pour le luxe et le confort. On a négligé les commodités les plus simples de la vie, quelque facilité qu'on ait eu à se les procurer. On se demande quels hommes et surtout quelles femmes pouvaient habiter de pareils lieux; comment les grands seigneurs, leurs nobles dames, Marie de Savoie, belle-sœur du roi Louis XI, femme du connétable, qui était, après le duc de Bourgogne, le plus riche seigneur du royaume, que dis-je, le roi de France lui-même, ont pu habiter de pareils réduits.



SCEAU DU BAILLIAGE DE HAM, EN 1546.

On parvient sur la plate-forme qui couronne la grosse tour

(1) *Ordonnances des Rois de France*, t. XVII, pages 404, 420 et suivantes.

par l'escalier en spirale, surmonté d'un mur jusqu'à une certaine hauteur et couvert d'un toit d'ardoises de forme conique, mais qui a dû évidemment être dans l'origine revêtu de dalles.

La plate-forme présente un vaste espace circulaire de 24 mètres de diamètre. Cette surface est, en grande partie, couverte d'un toit de forme conique. Une ancienne vue du château nous montre la grosse tour, en 1643, avec un toit ayant la même forme. Cette vue nous fait voir aussi que ce monument était alors couronné d'embrasures pour y loger des pièces de canon. Les huit embrasures qui y sont aujourd'hui sont modernes et elles ont été disposées de telle sorte que les feux des pièces peuvent s'entrecroiser. Entre chaque embrasure, un conduit a été ménagé dans le parapet pour l'écoulement des eaux pluviales. Ces eaux sont jetées au dehors par des gargouilles curieuses. Nous allons passer en revue ces ornements, qui nous paraissent être des symboles de la pensée que Louis de Luxembourg avait attachée au sommet de son œuvre.

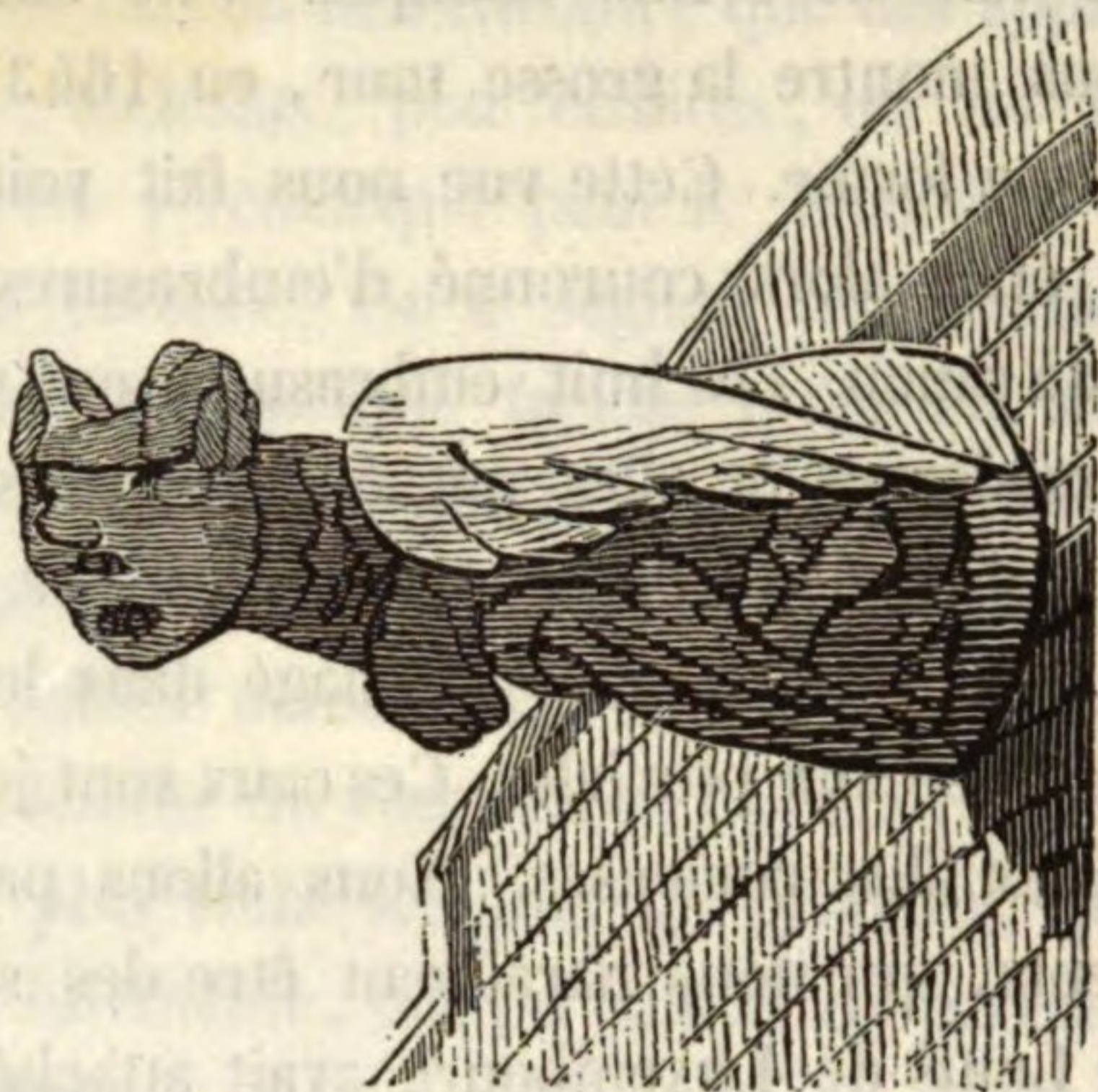
La gargouille placée au-dessus de la porte d'entrée du côté



du fort représente, sculpté en ronde-bosse, un chevalier plus grand que nature, debout, armé de sa cotte de mailles; sa

main gauche est repliée sur sa poitrine ; la main droite, appuyée contre le corps, tient un écu sur lequel est sculptée une tête de Méduse ; à travers les jambes du chevalier rampe un monstre, serpent ou dragon, qui mord le bas de l'écu.

Une des gargouilles représente une harpie à tête de chat, emblème des *chats*, *gats* ou *gates*, sortes de galeries en

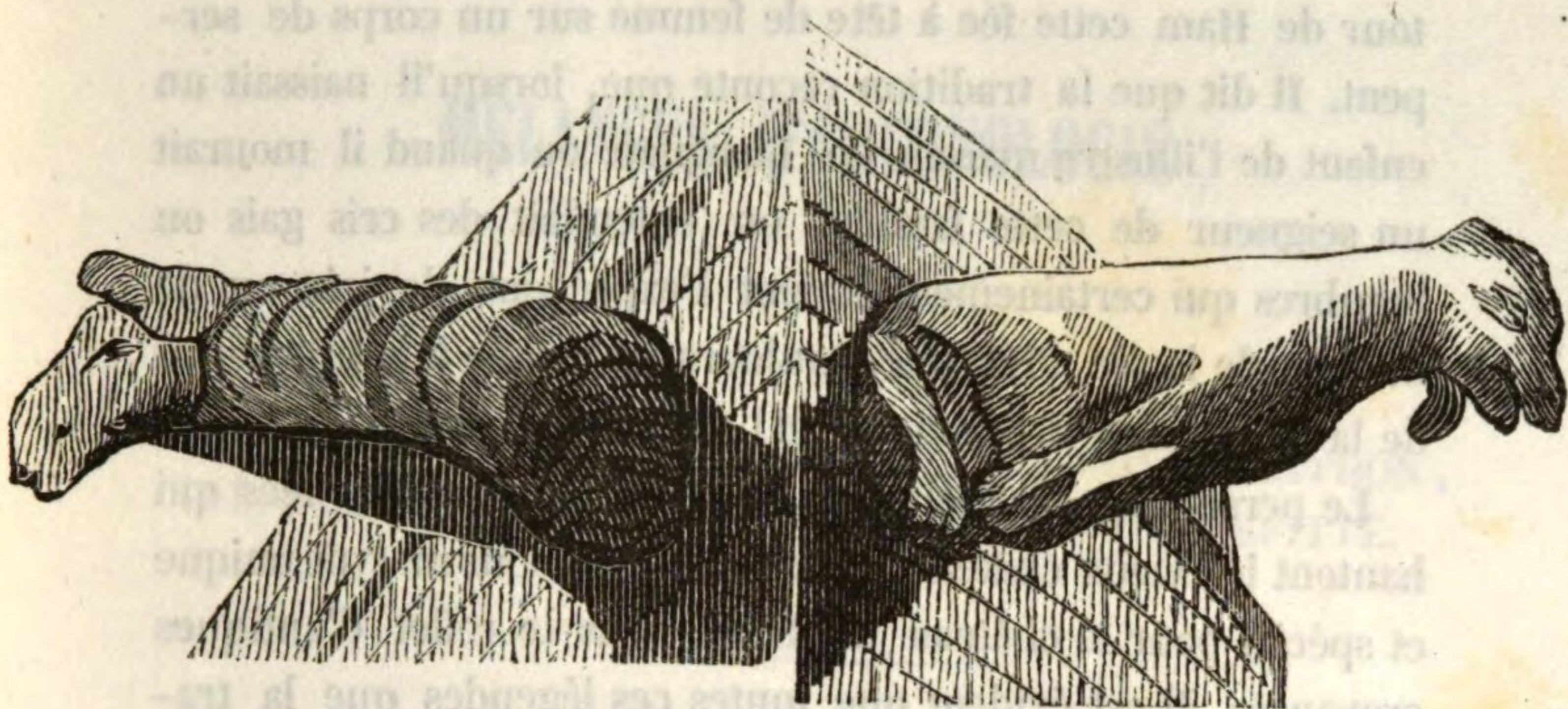


bois couvertes de merrains, de fer, de peaux, qu'on approchait des places fortes pour combler les fossés et saper les courtines.

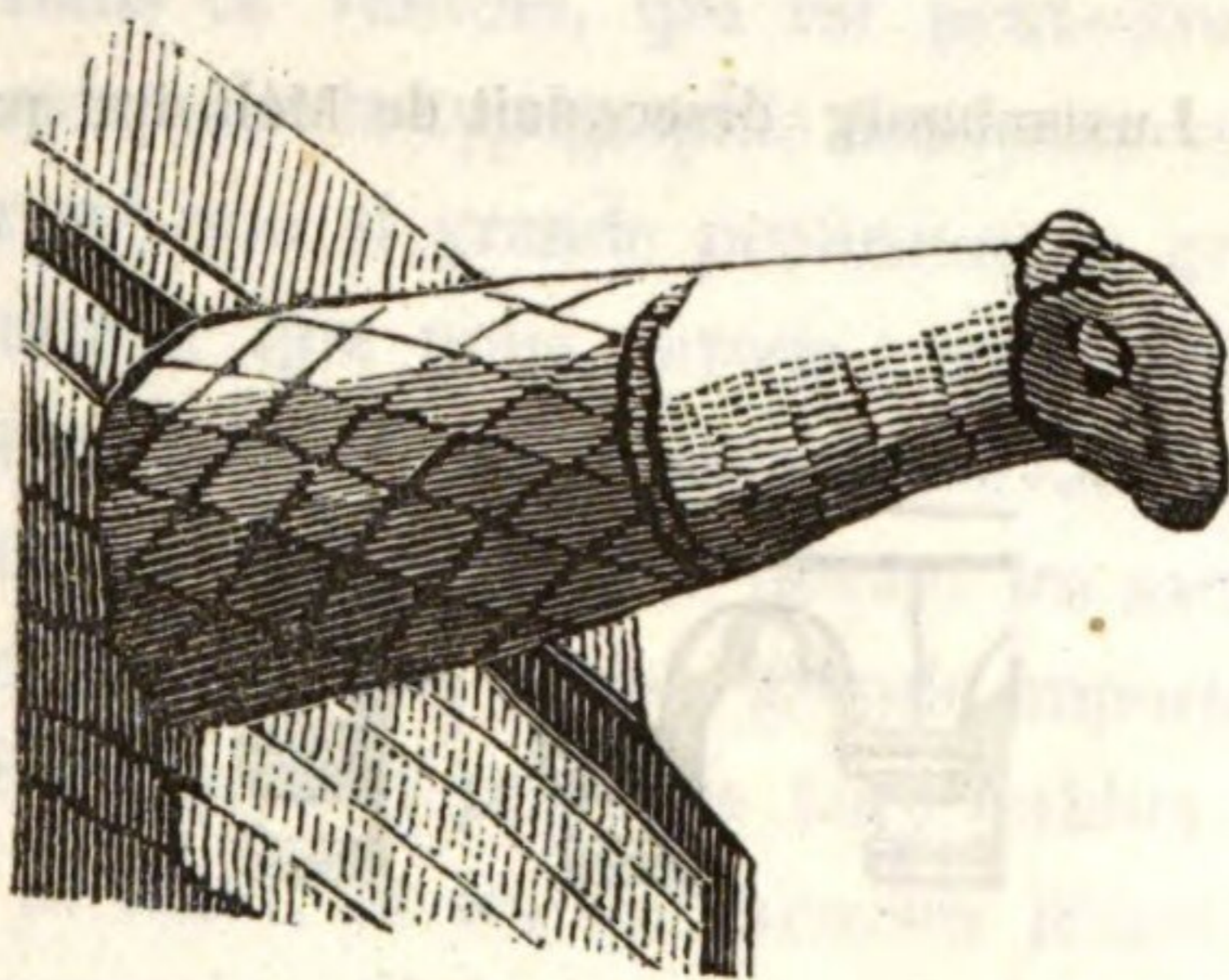
Une autre représente un chien ailé, de l'espèce des lévriers, emblème de fidélité.



Ici, c'est un bouc sans cornes, ou chien avec de la barbe ; là, une tête de cheval, au cou bardé de fer.



Enfin la dernière nous paraît représenter le *bosson*, ou bélier des anciens, avec lequel on battait en brèche les murailles avant l'emploi de l'artillerie. Le cou du bélier, allongé et cylindrique, est orné d'un collier de perles et accompagné d'écaillés de poisson.



M. Léon Paulet, qui a publié une légende sur le château de Ham (1), a cru reconnaître dans cette gargouille la tête de Mélusine de Lusignan. Louis de Luxembourg, qui se faisait honneur de descendre de Mélusine, aurait placé en haut de la

(1) *La Picardie*, 1860.

tour de Ham cette fée à tête de femme sur un corps de serpent. Il dit que la tradition raconte que, lorsqu'il naissait un enfant de l'illustre maison de Lusignan ou quand il mourait un seigneur de cette famille, on entendait des cris gais ou lugubres qui certainement étaient l'expression de joie ou de douleur de la fée Mélusine, toujours intéressée à la prospérité de la famille des descendants (1) de Luxembourg.

Le personnage de Mélusine, ou de maintes autres fées qui hantent les vieux châteaux, n'est pas pour nous un type unique et spécial pour le château de Ham, mais le reflet d'antiques croyances. Il est évident que toutes ces légendes que la tradition populaire nous a conservées, et qui racontent des merveilles sur les fées qui hantent les anciennes tours, ne s'appliquent pas à une seule localité, mais qu'il y a communauté d'origine entre les fées qui apparaissent au bord des fontaines et celles qui jettent des cris douloureux sur les ruines des vieux châteaux féodaux.

(1) Louis de Luxembourg descendait de Mélusine par Antoine de Lusignan.

